

Mosha Folger, artiste multidisciplinaire

Maxime Bock

Numéro 225, mars-avril 2009

Phénomènes contemporains de la culture inuit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bock, M. (2009). Mosha Folger, artiste multidisciplinaire. *Spirale*, (225), 26–28.

Mosha Folger, artiste multidisciplinaire

<http://www.alienfatherseskimo.com/mosha/>
<http://www.myspace.com/moshafolger>

par MAXIME BOCK

La culture inuit fait face à un paradoxe : d'une part, le colonialisme des nations occidentales l'a constamment et profondément transformée, et rien ne laisse présager qu'à l'avenir le Sud se fera moins présent dans les régions nordiques; d'autre part, l'industrie culturelle qui diffuse l'art inuit promeut la culture traditionnelle, imposant en quelque sorte que la spécificité des Inuit soit la caractéristique principale de leur production artistique. Ainsi, la société canadienne elle-même impose d'énormes contraintes à l'existence indépendante de la culture inuit, tout en la célébrant par la folklorisation de son art, en en faisant une fierté parmi tant d'autres manifestations culturelles « nationales ». Il n'y a pas lieu ici d'étudier les raisons historiques, politiques, sociales ou économiques de ce phénomène. Mais force est de constater qu'un nombre croissant d'artistes inuit du Canada se servent de leur art pour le dénoncer et se réappropriier leur culture.

En matière de métissage culturel, je crois qu'il est bien difficile de rendre ce qui a été emprunté chez l'autre. L'expression artistique des Inuit, à ce titre, passe par une nécessaire hybridité et il est essentiel, pour faire vivre leur culture, qu'ils se servent à leur avantage des contradictions entre culture traditionnelle et médiums artistiques modernes. L'artiste multidisciplinaire Mosha Folger est un excellent exemple de cette hybridité. Né à Iqaluit d'une mère inuk et d'un père américain, ce jeune homme de trente ans est poète, *slameur*, *rappeur*, cinéaste, photographe et journaliste indépendant. Il représente une nouvelle génération d'artistes inuit dont les œuvres font un amalgame de tradition et de modernité, en manifestant une grande habileté à passer d'une discipline artistique à l'autre. En tant qu'artiste engagé, Folger utilise le plus grand nombre possible de tribunes pour exposer son art : en plus de réciter dans les soirées *slam*, de projeter ses films dans les festivals documentaires, d'avoir un album

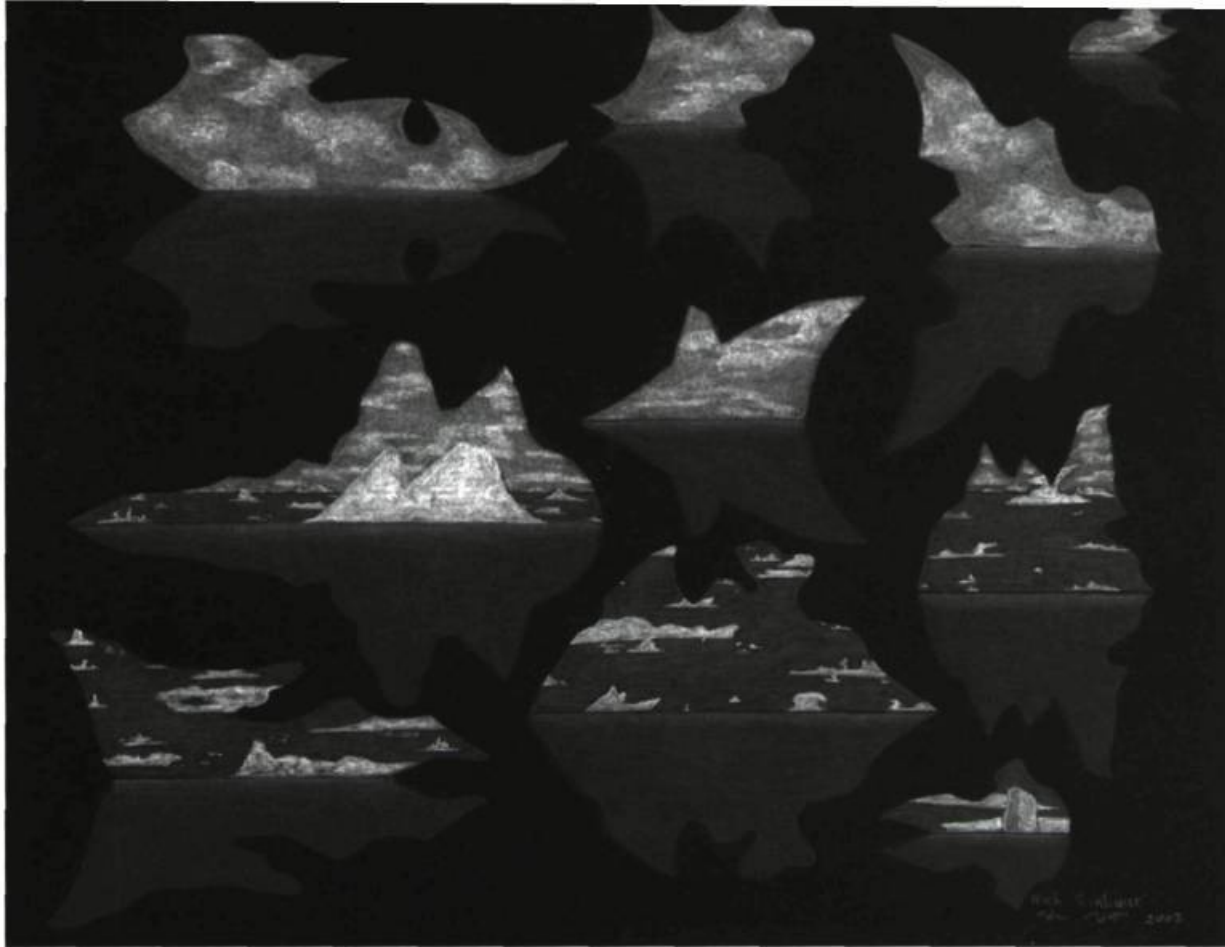
hip-hop en cours de production, il fait usage des plateformes indépendantes de diffusion qu'offre Internet, notamment par le biais du site de réseautage artistique *MySpace* et d'un site personnel où il présente ses œuvres photographiques et ses articles journalistiques. Il est certes paradoxal que des moyens modernes soient des outils aussi efficaces pour défendre, exposer et enrichir une culture traditionnelle qui en est aussi éloignée. Mais aucun moyen n'est inconciliable avec sa fin si tant est qu'on sache s'en servir comme un vrai Inuk.

Des mots pour l'action

Si Folger a décidé de prendre parole en tant qu'artiste, c'est au nom de la tradition, nous informe-t-il dans son documentaire *Never Saw It* (Canada, 18 min., 2008) présenté au Winnipeg Aboriginal Film Festival, une tradition artistique qu'il perpétue en suivant les traces de son grand-père maternel, dessinateur et graveur de Cape Dorset, rendu célèbre internationalement par des œuvres « qui documentent un processus d'étude : la rencontre et le mélange des mondes inuit et occidental. »¹ Si elle perpétue les traditions artistiques familiales, son entreprise est aussi issue de la tradition culturelle inuit en général : il n'est pas anodin que Folger ait recours aux formes orales de la poésie — le *slam*, le récital poétique, le hip-hop —, qui actualisent dans une forme contemporaine la culture orale.

Évidemment, il ne s'agit pas pour lui de *slamer* et de *rappier* des récits fondateurs ou cosmogoniques, mais de se servir de la force de la parole dans un esprit à la fois communautaire et interculturel. Par exemple, il conçoit sa musique hip-hop comme une nourriture intellectuelle qui doit être partagée par tous, au même titre qu'une ressource est répartie entre les membres d'une communauté : « *Dopez rythmes et basses / crus comme la viande fraîche [...] Récoltez ce qui a été semé / Partagez-le dans le village / Assurez-vous que tous mangent* »². Folger se sert de son rap pour dénoncer les conditions de vie contemporaines des Inuit et leur acculturation progressive, souhaitant donner aux siens toute raison d'espérer et de retrouver la dignité. Sa musique est un cri d'alarme autant qu'un cri de ralliement : « *Les Inuit agissent aveuglément ou stupidement / devant leurs problèmes / Nous ne les VOYONS pas ou nous ne voyons pas / quoi faire pour les résoudre [...] Alors joignez-vous à ma voix / quand je l'élève / C'est ma première défense / si je dois aider les miens à se réveiller.* »³

Les textes *slamés* de Folger sont aussi revendicateurs que ses chansons. Il y réitère son espoir d'aider les siens avec ses mots : « *il y aura seulement des nuits au temps ralenti, sans paix, sans sommeil, sans confort, mais avec ce calepin, cette plume, ces mots et mon message : parfois, peu importe le prix, il te faut émerger du froid.* »⁴ Mais dans l'œuvre de Folger, il n'est pas seulement question de revendiquer. Cette finale de la pièce de *spoken word*, « *Leaving my cold self behind* », est précédée d'un



Nick Sikkuark, **sans titre (Fragments de paysage)**, 2003
Crayon de couleur, 11 x 13,25 po
Avec l'aimable permission de la Marion Scott Gallery, Vancouver

long préambule qui, juxtaposant les beautés extraordinaires du Grand Nord et les difficultés qu'entraîne l'existence dans cette nature impitoyable, fait entendre une habile prose poétique où mélodie, rythme, allitérations, rimes et scansion font du poème une incantation hypnotique. C'est que ses prestations de *spoken word*, au-delà de l'engagement social, communautaire, politique, sont aussi l'occasion pour Folger de se faire, simplement, le héraut de son peuple et le peintre des beautés du monde : des descriptions de scènes de chasse au phoque, pour illustrer la patience caractéristique de ses ancêtres, côtoient des souvenirs de course-poursuite et de matches de baseball sans règlements, venus de son enfance à Iqaluit.

... et pour l'art lui-même

De la même façon que ses chansons doivent être appréciées pour leurs qualités musicales (efficacité des rythmes et des *grooves*, musicalité de la prosodie, etc.), ses performances poétiques publiques, qui ne sont pas motivées par le seul désir de dénoncer ou de sensibiliser, doivent aussi être considérées selon leurs qualités purement artistiques, ou même ludiques. Il y a plusieurs raisons pour tout artiste de faire de l'art. Folger explique ses intentions dans sa chanson « Pear Two » : « *Getting married to the pen / was an idea to entertain* », pièce musicale à paraître sur son site *MySpace*. L'expression *to entertain*, intraduisible en français

sans qu'on perde de sa polysémie, peut signifier à la fois *recevoir des hôtes*, *considérer quelque chose avec attention* ou *divertir*. C'est tout dire. L'œuvre de Folger se veut à la fois la dissection d'une situation qui demande qu'on s'y attarde sérieusement — le sort des Inuit dans la société moderne —, une façon de tisser des liens avec ses récepteurs, ou tout simplement un jeu, une expérimentation, une démarche artistique qui trouve sa justification non pas exclusivement dans son rapport extérieur, mais dans sa logique interne, dans les ressources du langage.

La démarche artistique de Folger, bien que fondamentalement ancrée dans son rôle social d'« art engagé », n'y est pas réductible. Deux de ses poèmes inédits que nous publions ici, « *A poem in the language of stars and seawater* » et « *Consummation* », donnent à lire une autre facette de son approche poétique. Dans ces poèmes au ton intimiste, l'instance d'énonciation se trouve moins dans une posture d'action que de contemplation ou d'impuissance devant la force impondérable des éléments de la nature.

Le premier poème décrit l'union du ciel nocturne et de la mer. Dès lors, l'océan n'est plus le miroir du firmament, mais son extension, puisque l'un et l'autre pivotent sur la charnière de l'horizon pour se confondre. Dans ce diptyque aux tableaux identiques, apparaissant parfois au regard lors de moments inespérés, « *les constellations ne sont pas imitées les unes par les autres, mais cousues et décousues. Chacune est une célébration synchronisée de l'autre* »⁵. Le second poème évoque la méprise du narrateur, qui croyait voir une belle femme où il n'y a qu'une brume matinale qui finira par l'avaloir complètement. Une telle duperie des sens et du désir fait dire au poète : « *respectez les ombres teintées de moiteur dans les ténèbres* » (« *show respect / to the moisture-tinted / shadows in the dark* »).

Je ne peux certainement pas élaborer très longuement sur la poésie de Folger en me basant seulement sur ces deux courts textes, ni étayer une interprétation comme il serait possible de le faire avec un recueil. Cependant, je ne crois pas extrapoler trop loin en y percevant un rapport au monde éloigné de l'anthropocentrisme propre à la culture occidentale, qui place nature et culture en opposition. Dans ces poèmes, l'interrelation — voire même l'interdépendance — des divers éléments naturels, combinée à leur anthropomorphisation, témoigne d'une vision qui ne dissocie pas l'homme et la nature, mais les place dans un rapport dynamique de don et de réception, de respect et d'admiration.

Le nomade moderne

Le nomadisme est un thème qu'on trouve disséminé dans l'œuvre poétique et journalistique de Mosha Folger. Dans son *slam* intitulé « Old Indifferences » — que l'on retrouve dans le film *Never Saw It* —, il explique comment le nomadisme inuit a toujours lieu aujourd'hui, mais que sa nature s'est transformée : aujourd'hui, les nomades ne sont plus les clans familiaux qui cherchent leur subsistance, mais les itinérants inuit qui parcourent les villes du Sud, victimes de la trop grande pauvreté de communautés incapables de subvenir aux besoins de tous. Le phénomène du nomadisme mué en itinérance est aussi abordé dans son article « Life on the (not so mean) streets », paru dans la revue *Inuktitut* au printemps 2006. Ce nomadisme est imposé notamment par les conditions insuffisantes de logement dans l'Arctique canadien, résultat d'une incapacité de fournir les ressources adé-

quates à un peuple qu'on a voulu sédentariser de force. Puisque le nomadisme est depuis des millénaires un trait fondamental de la culture inuit, faut-il croire que les Inuit sont désormais « condamnés » à un nomadisme déshonorant? Il ne faut pas que ce soit le cas : même forcé à la sédentarité, un Inuk devrait pouvoir demeurer nomade par l'esprit. Folger se définit lui-même comme un Inuk nomade moderne, ayant vécu à Iqaluit, à Vancouver et Ottawa. Je serais aussi tenté de voir dans sa grande multidisciplinarité un autre nomadisme, artistique celui-là.

A poem in the language of stars and seawater

*Two bolts of fabric smooth themselves
to the ends of sensation
Ripples and dimples of light
mark serendipitous moments in time
Here the sparkle of a smile
here a glint in the eye
In the black sea white-speckled night skies
appear and disappear
The ocean does not reflect the dark firmament
At the edges they touch and are one
The same changing constellations are not mimicked
by one from the other as they are sewn and unsewn
Each is a celebration of the other
and they are synchronized*

Consummation

*The gray Honda crouched
its engine running
windows foggy
My pace picked up gaze low
pushed by embarrassment
and unfortunate timing
Don't look show respect
to the moisture-tinted
shadows in the dark
So I didn't know
there was no beautiful woman
in that early morning mist
Only a man
and an invisible lover
who swallowed him whole* ☺

1. « *He created his own niche in the art world, his prints documenting a feeling-out process : the meeting and melding of the Inuit and Western world.* » Toutes les citations de cet article sont de ma traduction.
2. « *Dope rhymes and basslines / Raw and juicy like fresh meat [...] / Take what was sown make it what we reap / Passing it around the village and / Make sure that everybody eats* », « Steady », pièce musicale inédite à paraître.
3. « *Inuit act blind or dumb / in the face of our problems / We don't SEE or we don't see / what needs to be done to solve them [...] / So join forces with my voice / As I raise it up / It's my first line of defense / if I'm gonna to get my people wakin' up* », « Sneak shoes », pièce musicale tirée du film *Never Saw It*.
4. « *There will be only nights with time slowed, no peace, no sleep, no comfort, just this pad, this pen, these words, and my message that sometimes, no matter the price, you have to come in out of the cold.* », « Leaving my cold self behind », *slam* tiré du film *Never Saw It*.
5. « *The same changing constellations are not mimicked / by one from the other as they are sewn and unsewn / Each is a celebration of the other/and they are synchronized* ».